N° 120. 30 Centimes Vendredi 18 Janvier 1889

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 13
TOURCOING, rue Verte, 55.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'ESCARBOT
DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. —

Les Annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux bureaux du Journal, et à PARIS, à l'Agence Audbourg, place de la Bourse, 15.

TÉLÉPHONE

Dans la séance du 20 Décembre 1888, M. Kœchlin, député boulangiste du Nord, a voté « Contre » le service militaire pour les séminaristes.

M. Boulanger s'est abstenu.

Bourse du Boulevard

Paris, 16 janvier.

3 0/0 Français...	82	95	Banque Otto n.	541	56
4 1/2 0/0 Franç.	..	..	Ext. d'Esp 40/0.	73	3/4
Egypte 6 0/0...	427	50	Rio-Tinto.....	606	88
5 0/0 Italien....	95	82	Panama.....	120	62
5 0/0 Turc.....	15	47	Suez.....	..	.
Chemins Turcs.	..	..	Portugais.....	..	.
6 0/0 Hongr. or	85	1/4	Russes 84.....	88	3/7
Tendance ferme			Tharsis	140	.

ROUBAIX-TOURCOING 17 JANVIER 1889

LES ROYALISTES

Les orateurs monarchistes ont coutume de coudre à leurs phrases de brillants lambeaux de notre histoire, qui n'ont jamais paru plus complètement qu'aujourd'hui, hélas ! dans nos assemblées et dans leurs discours et qui produisent avec leur attitude de singulières discordances.

Tantôt ils évoquent Duguesclin et tantôt Henri IV, sans frémir au ridicule des rapprochements qui se font d'eux-mêmes. Dans le simple intérêt de la bonne rhétorique, on aurait envie de leur conseiller plus de discrétion. Hier, à Dax, M. Lambert Sainte Croix rappelait le mot du vainqueur d'Ivry à Sully, la veille de cette bataille qui, aidée de la messe, lui valut Paris : « Je m'assure que vous eussiez eu regret toute votre vie de ne vous y être pas trouvé; pourtant je vous avertis que ce sera pour demain, car nous sommes si près les uns des autres que nous ne saurions nous défaire. »

Ce sera aussi pour demain et nous sommes bien près les uns des autres... Tous les républicains, le centre, l'aile droite, l'aile gauche, tous se sont rangés en bataille pour la République, pour la liberté, pour la patrie. Aucun n'est tenté de se dédire. Chaque groupe se tient à son poste avec ses couleurs et son drapeau. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'une grande bataille entre la liberté et la dictature. Mais M. Lambert Sainte-Croix, si riche en souvenirs historiques, est son prince et tous ses amis, qui autrefois se vantaient de combattre l'Empire jusqu'à la mort, se sont parfaitement dédits.

Dans cette campagne pour la liberté, qui est plus que la République même, on ne voit *que des républicains. Notre parti* ne s'est jamais plus honoré qu'aujourd'hui et cela lui devra être compté par les libéraux et les parlementaires du monde entier. Quant à moi, je n'ai jamais été plus fier d'appartenir à mon parti. Au lendemain de nos batailles d'Arques et d'Ivry, où l'on aura vu M. John Lemoinne à côté de M. Joffrin, nous n'écrirons pas aux conservateurs : « Pends-toi, brave Crillon ! car tu n'y étais pas ! » Nous dirons : « Vous avez été appelés et vous n'êtes pas venus... Vous avez trahi les libertés politiques...»

Que signifie vraiment cette piteuse déclaration du comité que préside M. Ferdinand Duval ? Ils se sont décidés après dix jours d'attente, alors que de tous côtés les positions sont prises, ils se sont décidés à n'avoir pas de candidat ; ils ont même poussé l'esprit de résolution jusqu'à conseiller à leurs électeurs, s'il leur en reste, de demeurer strictement neutres dans la bataille de la liberté. Ce genre de neutralité n'est-il pas connu ? Il s'appelle dans toutes les langues : la complicité avec l'ennemi.

Aussi les bonapartistes et les impérialistes, qui ont eu la franchise de déclarer bien haut qu'ils voteraient tous comme un seul homme pour M. Boulanger, ne laissent point de moqueries à l'égard de cette monarchie neutre. Il faut lire M. Robert Mitchell dans le *Pays* et ses virulentes invectives contre ce parti monarchique qui écrit sur son drapeau absent : « C'est le moment de nous montrer, cachons-nous ! » Et puis il faut lire la *Gazette de France*, le dernier journal royaliste ; elle enseveli, avec des pleurs de rage, la royauté de ses rêves dans le triomphe de M. Boulanger, élu et plébiscité par les conservateurs aux abois !

Les républicains suffiront à sauver la liberté pour tous. Les « conservateurs » nous devront une fois de plus le maintien de l'ordre et des lois qui les protègent, malgré la politique de leurs princes, grâce à nous seuls. Ce n'est pas que nous attendions ensuite de leur part quelque reconnaissance et quelque justice envers la République. Mais quand les chefs, dans leurs prosopopées, nous parleront encore de gloire et d'histoire, nous pourrons penser qu'ils prononcent par habitude des mots dont ils ont perdu le sens.

HECTOR DEPASSE.

MORTS ILLUSTRES

Les cendres de Carnot, Hoche et Marceau

On sait que la Chambre des députés est saisie d'une proposition tendant à transporter au Panthéon le 14 Juillet prochain les cendres de Carnot, de Hoche et de Marceau.

Si — comme tout le fait présumer — ce projet est voté, où ira t on chercher les restes de ces trois grands hommes.

Le tombeau de Lazare Carnot

Pour Lazare Carnot, tout le monde sait, surtout depuis l'élection de son petit fils à la présidence de la République, qu'il mourût et fut inhumé à Magdebourg, où il passa les dix dernières années de sa vie.

Né le 3 août 1823 et octobre 1832, le corps de Carnot fut déposé dans un caveau de l'église Saint Jean, à Magdebourg. De là, il fut transféré au cimetière civil de cette ville, en attendant qu'on le recouvre.

Donnons à ce sujet quelques détails presque inconnus.

Le cercueil dans lequel est Carnot se compose d'une bière en zinc recouverte d'un cercueil de bois. Sur la bière de zinc se trouve une plaque avec l'inscription que voici : « Carnot, Lazare Nicolas-Marguerite, lieutenant général des armées françaises, né à Nolay, le 13 mai 1753; mort à Magdeburg, le 2 août 1823. »

Afin que l'organisateur de la victoire pût reposer en paix, et qu'il n'eût pas à subir de nouvelles périgrinations, le conseil municipal de Magdebourg décida, par une délibération en date du 12 janvier 1864, qu'il était fait concession gratuite et perpétuelle du terrain où Carnot est inhumé. Cette précaution n'aura servi de rien, et le triomphe final du Panthéon troublera encore une fois le repos de ces restes illustres.

Hoche

Hoche repose, lui, à Versaille, dans un caveau de l'église Notre-Dame. Le héros mourut au camp de Wetz, à l'armée de Sambre et-Meuse, le deuxième jour complémentaire de l'an V (18 septembre 1797) Cette mort étrange, inexplicable, fut attribuée à un empoisonnement, criminel ou non. Ce qui fortifia cette hypothèse, c'est que l'autopsie montra dans l'estomac et les intestins des taches noires inexplicables.

La dépouille de Hoche fut d'abord déposée dans la redoute de Petersberg sur le Rhin ; tandis qu'à Paris le Corps législatif et le Directoire lui faisait au Champ de Mars de magnifiques funérailles.

Adélaïde Duchaux, sa veuve, se fit remettre le corps de son époux, qu'elle fit transporter à Paris et déposer dans un caveau du cimetière de l'Est, où il resta. Jusqu'en 1880, époque où elle mourut, pas un jour ne passa sans que la veuve de Hoche ne vînt rendre visite au mort aimé. Ce fut alors que la princesse des Ryes, fille du pacificateur de la Vendée, fit transporter à Versailles les restes de son père (28 mai 1880).

Depuis 1880, Hoche a à Versailles, sur la place qui porte son nom, une statue en bronze, œuvre de Lemaire. Mais, huit ans avant, sous l'Empire, la municipalité versaillaise avait voulu célébrer le centième anniversaire de la naissance du grand général de la République. Le gouvernement impérial, irritant les rapprochements politiques inévitables, interdit les discours. Le 24 juin 1872, une manifestation républicaine eut lieu à Versailles en l'honneur de Hoche.

C'est au banquet qui clôtura la fête que Gambetta prononça un de ses plus magnifiques discours, dans lequel nous trouvons la phrase suivante :

« Hoche fut à la fois un grand citoyen, un capitaine d'élite, un diplomate, un politique, un administrateur consommé, une grande conscience en un grand cœur... Fils de la Révolution, il lui resta toujours fidèle, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus modéré des hommes, le diplomate le plus adroit, l'administrateur le plus habile le plus avisé des capitaines. »

Marceau

Ce qui reste de Marceau repose à Coblentz, en terre allemande, auprès de la gorge du fort François, une des promenades les plus fréquentées de la cité rhénane. Le plus populaire des jeunes généraux de la République fut tué à Altenkirchen, en 1796, à l'âge de vingt-six ans et deux jours. Son inhumé dans le camp retranché de Coblentz, et l'armée de Rhin et-Moselle lui éleva un monument très simple, une pyramide dont Kléber traça le dessin.

Un an après, Marceau fut exhumé et ses restes amenés à Coblentz. Sur le désir exprimé par Kléber, ils furent brûlés en grande pompe sur un bûcher dressé sur le Pétersberg. Les cendres du jeune héros furent recueillis dans une urne d'airain qui fut déposée dans le tombeau.

Du 9 août 1803 au 9 octobre 1832, les cendres de Marceau fut déposé dans un caveau de l'église Saint Jean, à Magdebourg. De là, il fut transféré au cimetière civil de cette ville, en attendant qu'on le recouvre.

Donnons à ce sujet quelques détails presque inconnus.

Le cercueil dans lequel est Carnot se compose d'une bière en zinc recouverte d'un cercueil de bois. Sur la bière de zinc se trouve une plaque avec l'inscription que voici : « Carnot, Lazare Nicolas-Marguerite, lieutenant général des armées françaises, né à Nolay, le 13 mai 1753; mort à Magdeburg, le 2 août 1823. »

Afin que l'organisateur de la victoire pût reposer en paix, et qu'il n'eût pas à subir de nouvelles périgrinations, le conseil municipal de Magdebourg décida, par une délibération en date du 12 janvier 1864, qu'il était fait concession gratuite et perpétuelle du terrain où Carnot est inhumé. Cette précaution n'aura servi de rien, et le triomphe final du Panthéon troublera encore une fois le repos de ces restes illustres.

Hoche

Hoche repose, lui, à Versaille, dans un caveau de l'église Notre-Dame. Le héros mourut au camp de Wetz, à l'armée de Sambre et-Meuse, le deuxième jour complémentaire de l'an V (18 septembre 1797) Cette mort étrange, inexplicée, fut attribuée à un empoisonnement, criminel

L'ÉLECTION
DE LA SEINE

Excellentes nouvelles

Les gens les plus sceptiques et les plus pessimistes commencent à être convaincus que M. Boulanger marche à une honteuse défaite.

Dans les milieux réputés comme les plus boulangistes le revirement est énorme.

Trois choses y contribuent : l'union admirable de tous les républicains; puis les explications qui ont embarrassés bien des gens parmi les journaux boulangistes sur la provenance de l'argent que l'on dépense à foison en ce moment ci.

Enfin l'attitude très prudente voire belliqueuse prise par la *Bataille*.

Le journal de M. Lissagaray a pénétré dans tous les faubourgs.

Il a été lu avec ardeur et est enlevé à plusieurs centaines de mille exemplaires avec une véritable *furia*.

Hier, notamment, la *Bataille* a dû publier une seconde édition.

Les réunions

La campagne des réunions publiques, est le meilleur moyen de tâter le pouls au corps électoral.

Mardi soir il y en a eu plusieurs encore et toutes ont acclamé la candidature de M. Jacques.

A Belleville

A Belleville MM. Chabert et Paulard, conseillers municipaux ont violemment attaqué M. Boulanger.

L'assemblée à l'unanimité moins une voix a voté l'ordre du jour suivant :

Les électeurs du quatorzième arrondissement dénoncent à la République et à la France, patrie de la Révolution, l'ex-général Boulanger, candidat de toutes les réactions.

Profondément attachés à la République, hors de laquelle les travailleurs ne sauraient obtenir leur émancipation sociale, ils la défendront le 27 janvier en votant pour le candidature républicaine du citoyen Jacques.

A Montmartre

Rue Clignancourt, on ne comptait pas moins de 3.000 assistants. MM. Joffrin et Pichon ont fait le procès du boulangisme.

Les quelques orateurs — ils étaient trois — qui ont essayé de soutenir la candidature de M. Boulanger ont été siffles et littéralement *conspués*.

La réunion a voté l'ordre du jour suivant :

Les électeurs réunis au préau des écoles de la rue Clignancourt déclarent rejeter avec mépris la candidature du charlatan Boulanger.

Ils déclarent qu'ils voteront tous pour le candidat de la République, et ils invitent le gouvernement à rétablir le scrutin d'arrondissement, qui mettra fin à la tentative de coalition des forces réactionnaires.

Ils félicitent le citoyen Joffrin de son dévouement infatigable à la République sociale.

***

Rue des Feuillantines 1000 électeurs environs étaient réunis.

Réunion très calme dans laquelle boulangistes et antiboulangistes ont pris la parole.

On a procédé pour le choix du candidat à un scrutin qui a donné les résultats suivants :

MM. Jacques	800 voix
Boulé	68 —
Rousset	30 —

La séance a été levée aux cris enthousiastes de : A bas Boulanger ! Vive la République! Vive Jacques.

Les modérés

Les républicains modérés du quartier de Ecoles ont, paraît-il, l'intention d'organiser prochainement une grande réunion privée qui aurait lieu sous la présidence de M. Mézières, de l'Académie française. M. Frédéric Passy prêterait son concours.

La frondaison boulangiste

La caisse aux fonds mystérieux est inépuisable.

Nous sommes menacés, paraît il, d'une avalanche de feuilles boulangistes.

On annonce aujourd'hui la prochaine apparition de nouveau journal d'un autre journal qui aurait pour directeur M. Vergoin.

A M. Henri Rochefort

M. Anatole de La Forge répond en ces termes à un entrefilet du journal l'*Intransigeant* :

Sous ce titre : *Les variations de M. Anatole de la Forge*, le rédacteur en chef de l'*Intransigeant* essaie de me mettre en contradiction avec moi-même, en me mettant une question de duel à une question politique.

Quels rapports mon opinion personnale sur mon duel avec M. Boulanger peut-elle rencontrer avec mon jugement sur la conduite politique de M. le général Boulanger ?

J'ai soutenu M. le général Boulanger comme ministre de la guerre, tant que j'ai pu le croire républicain.

Je le démontrais depuis qu'il est devenu le porte-drapeau de tous les ennemis de la République.

Ce n'est donc pas moi qui ai varié, c'est le candidat de l'*Intransigeant*, comme les républicains, des journaux clérieux et orléanistes, de Jérôme-Napoléon, de Philippe VII et de Victor Bonaparte.

Pour être franc en la vérité, M. Henri Roch fort n'aurait pas mettre le nom de M. le général Boulanger à la place du mien dans sa petite histoire des variations d'un homme politique.

ANATOLE DE LA FORGE.

La « Bataille »

M. Lissagaray continue dans la *Bataille* son ardente campagne contire les boulangeards.

Voici en quels termes il remercie les citoyens qui lui ont présenté leurs félicitations à la suite de son duel :

Je remercie les nombreux citoyens qui, hier soir et aujourd'hui, sont venus, à la *Bataille*, m'apporter la preuve de leur sympathie. Ils ont raison de croire que c'est ici le bon combat, je justifierai leur confiance. Comme je l'ai dit hier il n'y aura jamais de trève avec les césariens et les traîtres qui vont porter à la réaction des lambeaux de la République. Si le sort des armes faisait tomber ces derniers entre nos mains ce n'est pas en face, mais bien dans le dos qu'ils seraient fusillé.

LISSAGARAY.

LE DIVORCE
DE M. BOULANGER

Les deux époux devant le président du tribunal. — Les arguments de M. Boulanger. — Les avoués et les avocats.

Cette affaire scandaleuse vient de faire un pas en avant :

Devant le président du tribunal, qui recevait en son cabinet les deux époux, M. le général Boulanger arguait uniquement de ceci : Mme Boulanger refusait de réintégrer le domicile conjugal.

— Mais comment, aurait répondu Mme Boulanger, et si le général veut m'offrir son bras, je suis prête à le suivre.

Le général, absolument démonté par cette proposition, fut obligé de se battre ries. Il s'emporta, se fâcha, formula d'autres griefs :

La maîtresse à la place de la femme

Pendant qu'il était ministre de la guerre Mme Boulanger avait obstinément refusé de venir loger dans l'hôtel du ministère. D'autre part, alors que, blessé dangereusement dans son duel avec M. Floquet, il devait compter sur les soins empressés de Mme Boulanger, sa femme s'était bornée à envoyer prendre de ses nouvelles auprès des docteurs qui le soignaient.

— Pardon, répondit à ce moment Mme Boulanger, quand je me suis présentée afin de vous donner mes soins, J'AI TROUVÉ MA PLACE PRISE, et je ne pouvais que me retirer. J'ai fait ce que le devais en m'en quittant avec sollicitude de la santé du général.

Mme Boulanger déclara alors qu'elle s'opposerait de toutes ses forces à la demande en divorce, ajoutant qu'elle voulait conserver au général « un foyer pour ses vieux jours. »

M. Boulanger demande le divorce

Le président n'ayant pas réconcilié les époux, c'est-à-dire n'ayant pas amené le général à renoncer à sa demande de divorce, les adversaires qui, l'un et l'autre, avaient fait choix déjà d'un avoué, le général, de Me Paul Roche, Mme Boulanger, de Me Husson, viennent de charger deux anciens oâtonniers de soutenir devant le tribunal leurs prétentions respectives.

Me Martini plaidera pour le général, et Me Barboux pour la défenderesse.

L'affaire est inscrite au rôle de mardi, mais M. Boulanger demandera certainement remise jusqu'après l'élection de la Seine.

LA « BATAILLE » & LA « PRESSE »

Le journal de M. Lissagaray publiait avant-hier sur la note suivante :

On lit dans la *Presse*, honteusement tapi à la fin d'une colonne, l'entrefilet suivant :

Un des organes officiels du ministère des fonds qui ont cessé d'être secrets pour devenir public, tout comme les feuilles qu'ils entretiennent, enregistre sous cette rubrique : « Boulanger jugé par les Italiens », les injures déversées sur le Petit Journal par les journaux nourris au ratelier de Crispi.

Le gouvernement, voyant un premier soleil de la place Beauvau, devrait aussi faire preuve de sympathie à ses collègues de la presse républicaine — maintenant antiboulangiste. Avec les fonds des contribuables français, elle fait l'honneur de la reproduction aux journaux bismarckiens qui crachent leur bave sur les électeurs parisiens et vident leur égout sur notre patrie.

L.

Mr Laguerre ne nomme pas « la gazette », qui a publié « Boulanger jugé par les Italiens. » C'est la *Bataille*; l'article a paru hier

Je ne ferai pas comme Rochefort; je ne me contenterais pas de proquer Mr Laguerre. Je ferai mieux. Je répondrai en l'obligeant à substantier sa calomnie.

Donc, M. Laguerre, je vous somme d'envoyer immédiatement deux de vos amis aussi boulangistes qu'il vous plaira pour connaître l'origine des quatre sous avec lesquels j'ai fait réparaître la *Bataille*. Je mettrai moi-même les registres et tout ce qu'ils voudront à leur disposition.

Une condition seulement : c'est qu'à mon tour deux de mes amis iront à la *Presse* voir vos registres et s'assurer d'où viennent les fonds dont vous vivez.

L.

Réponse de la « Presse »

Dans son numéro d'hier matin, M. Laguerre répondu en ces termes :

Dans un entrefilet qu'il me dédie, M. Lissagaray me met en demeure de faire vérifier par deux de mes amis « l'origine des quatre sous » avec lesquels son journal a reparu.

Et il ajoute cette phrase : « Une condition seulement, c'est qu'à mon tour deux de mes amis iront à la *Presse* voir vos registres, et s'assurer d'où viennent les fonds dont vous vivez. »

C'est une affaire entendue. Nous ouvrirons nos livres de comptabilité aux représentants du rédacteur en chef de la *Bataille* dès que l'organe électoral opportuniste nous aura prouvé qu'il ne cherche pas plus ses subsides chez Bismarck que ses arguments dans les feuilles salariées par la Chancellerie prussienne.

Et, comme disent les mathématiciens, qui ne se ressemblent pas de deux manières : C'est ce qu'il faut démontrer. — G. L.

Riposte de la « Bataille »

M. Laguerre n'a pas été prompt à s'exécuter ainsi qu'il résulte de cette dernière note de M. Lissagaray.

La petite vipère

J'ai attendu toute la matinée les amis de M. Laguerre, afin de leur donner, comme j'ai offert, toutes les explications, tous les renseignements qu'ils voudraient avoir, sur l'origine des fonds qui ont permis de faire reparaître la *Bataille*.

« Il est deux heures et demie, notre tirage va commencer, personne n'est venu ; mais si demain, avant deux heures, M. Laguerre n'a envoyé personne, il trouvera à trois heures un petit mot de moi dans la *Bataille* »

LISSAGARAY.

QUELLE MODESTIE!

La *Presse* a reproduit les articles dans lesquels la *Lanterne* défendait autrefois M. Boulanger.

La *Lanterne* répond et dans sa réponse nous trouverons un renseignement bien amusant :

Oui, certainement dit-elle, nous l'avons autrefois soutenu. Nous avons publié, pour le recommander aux électeurs, des articles d'autant plus louangeurs qu'ils ÉTAIENT RÉDIGÉS OU A PEU PRÈS — notamment celui que cite la *Presse* — par M. BOULANGER LUI-MÊME, QUI NE SE MARCHANDAIT POINT LA LOUANGE.

Ainsi donc, M. Boulanger écrit lui-même les articles dithyrambiques qui paraissent dans les journaux bonapartistes.

Ça complète le portrait de ce personnage bourrouffé d'orgueil et d'ignorance.

FEUILLETON DE L'Avenir de Roubaix-Tourcoing 23

L'AS DE CŒUR

Du Terne aima Violette, non pas à première vue, comme on aime dans les romans où l'amour procède par explosion, mais lentement peu à peu, sans le vouloir et presque sans le savoir.

Introduit par le colonel chez maître Barbe-Blanche, et initié aux mystères de ce cabaret à réunions fins, Du Terne vit la jeune fille, et il ne remarqua tout d'abord que sa merveilleuse beauté. Puis il fut pénétré de la douceur ineffable de sa voix, du charme irrésistible de son langage simple et gai, de la grâce naturelle de toute sa personne. Alors il commença à s'inquiéter de cette ravissante enfant que le hasard avait fait naître dans une humble condition, comme le vent sème une primevère sur un toit de chaume. Et bientôt il en vint à se demander pour quoi, de la pauvreté de Violette et de ses disgrâces à lui gentilhomme sans terres et capitaine sans compagnie, il n'essaierait pas de faire un bonheur.

Il en était là, quand la scène de la rue Quincampoix lui révéla qu'il aimait plus qu'il ne le croyait lui même la bouquetière dont il avait pris la défense, car il s'aperçut qu'il était tout prêt à donner sa vie pour Violette, et que, de plus, il était horriblement jaloux d'elle.

La seul idée que M. Lauw pouvait recommencer ses tentatives le mettait hors de lui, et certes, s'il eût été libre de tous liens, il aurait cherché l'occasion d'infliger à cet insolent Ecossais une de ces insultes qui se lavent avec du sang; mais le chevalier conspirait, et conspiration oblige, il plus ni moins que noblesse. S'attaquer personnellement au lieu d'attaquer contre leur général des finances, au favori du Régent, c'eût été compromettre de gaieté de cœur les intérêts de son ami le colonel.

Force lui était donc de ronger son frein jusqu'au jour du triomphe, jour prochain, il l'espérait du moins. Seulement après le danger que la jeune fille avait couru, il n'était plus permis à du Terne d'hésiter. Il lui fallait renoncer à son amour ou s'engager plus avant, car, d'un jour à l'autre, les événements pouvaient se précipiter, et le forcer à quitter la France.

L'heure était venue de prendre un parti. Sa situation vis-à-vis de Violette était devenue intolérable depuis qu'il avait passé par la tête à maître Barbe-Blanche de condamner sa fille au vil métier de rabroueuse, et du Terne ne se sentait pas le courage de souffrir longtemps que la préférée de son cœur passât ses journées à raccommoder des bas en plein air et ses soirées à servir les pratiques de l'*Epée de Bois*.

Depuis deux mois qu'il voyait chaque jour Violette, leurs regards s'étaient parlés très bien des fois et leurs yeux s'étaient dit bien des choses, mais ils n'avaient encore échangé que des paroles insignifiantes.

Du Terne jugea que l'heure était venue de franchir ce pas solennel et de s'engager tout à fait, dans l'espoir d'obtenir en retour un aveu de sa part pareille. Une promesse surtout, car il comptait bien sur l'aveu ; mais il ne comptait pas du tout se conformer à l'usage en demandant à maître Blanche-Barbe et à dame Margot, son épouse, la main de leur fille.

Il en eût trop coûté à son orgueil, et, de plus, il entrevoyait un refus du cabaretier, qui lui faisait l'effet d'un rustre quinteux et mal disposé à l'endroit des gentilhommes. Et pourtant le chevalier était bien éloigné de vouloir en user légèrement avec Violette, et il ne méditait pas du tout de la séduire.

Ce qu'il rêvait, c'était, comme il l'avait dit au comte de Horn, de la prendre en croupe sur son cheval, de galoper avec elle jusqu'à la frontière, derrière le carrosse qui emmenait en Espagne le Régent prisonnier, et de l'épouser au-delà des Pyrénées.

Un si hardi dessein, pour être approuvé de celle qu'il intéressait, devait au moins lui être expliqué, et c'est à quoi le chevalier se résolut le surlendemain du jour où il avait eu la bonne fortune de sauver la bouquetière des griffes de l'exempt.

Du Terne décida donc de se rendre, à la nuit tombante, dans le cul-de-sac de Venise, où la pauvre Violette se morfondait uns son vieux tyran. Il voyait avec elle un entretien décisif, puis d'entrer chez maître Blanche-Barbe, où il était à peu près sûr de rencontrer la Jonquière, le quel ne manquait jamais de passer une heure ou deux à la taverne avant de s'esquiver pour aller retrouver ses gens dans leur repaire du premier étage.

Jusqu'alors, le chevalier, qui ne se méfiait qu'accidentellement aux conspirateurs et qui d'ailleurs n'était point signalé au *lieutenant de police*, le chevalier n'avait pas pris la précaution de se travestir. Mais l'échauffourée de la rue Quincampoix l'avait mis en défiance, et il jugea prudent, sinon de se déguiser en ensemble, du moins de se déguiser en chemise, de ne modifier un peu son costume habituel. Il renonça au justaucorps de velours, à la veste de satin broché, aux bas de soie, au chapeau bordé de point d'Espagne et à la fine brette de cour à poignée dorée, pour revêtir un habillement en gros brune, qui lui donnait presque l'air d'un fils de marchand.

Il sortit donc de chez lui, bourgeoisement accommodé, et prit à pied le chemin de la rue Quincampoix, arrêtant bravement ses souliers sans boucles et s'appliquant à imiter l'allure lourde des croquants qu'il rencontrait. A quoi il ne réussissait guère.

Il arriva à l'entrée du cul-de-sac de Venise au moment où la cloche annonçait la clôture des opérations Mississipiennes. La foule des spéculateurs se plein vent s'écoulait par toutes les issues, lentement et comme à regret, car la journée avait été chaude, et il s'était fait et défait, du matin au soir, bien des fortunes.

Le moment approchait où les courtiers habitués d'un certain cabinet situé au dessus de la boutique de maître Blanche-Barbe, allaient y venir régler leurs comptes, et la nuit devait bientôt relever Violette de sa déplaisante station dans son tonneau.

Le chevalier n'avait pas eu une minute à perdre s'il voulait causer avec elle en tête-à-tête. Il hâta le pas, et le cœur lui battit bien fort quand il aperçut la pauvre enfant encagée dans sa prison de bois, courbée sur son aiguille, qu'elle poussait courageusement, malgré le froid qui fait trembler ses doigts, et la bise qui rougissait ses joues.

Par bonheur, elle était seule, et du Terne bénit le ciel, qui lui avait épargné l'humiliation de se rencontrer avec une des pratiques de la ravaudeuse par force. Il approcha si doucement, que la jeune fille ne l'entendit point venir, et qu'il fut obligé de tousser légèrement pour annoncer sa présence.

Violette fit un petit mouvement de mauvaise humeur : elle croyait qu'en levant la tête elle allait voir quelque passant lui apportant de l'ouvrage pour arrondir son supplice du tonneau, mais elle reconnut du Terne sous ses modestes habits, et elle rougit de plaisir.

— C'est vous, monsieur le chevalier, dit-elle de sa voix harmonieuse et pénétrante comme le chant d'une fauvette.

Et elle ajouta avec un sourire :

— Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà fait !

— C'est vrai ! j'ai l'air d'un cuistre, dit le gentilhomme en riant d'un rire un peu forcé. C'est que je suis obligé de prendre certaines précautions depuis la bagarre d'avant-hier. Ces coquins qui cherchaient à vous violenter m'ont la mine d'appartenir à M. d'Argenson, et je ne me soucie pas d'être reconnu par quelqu'un d'eux.

— Oui, oui, il faut éviter cela, dit vivement Violette. Mais je ne vous ai point encore remercié de m'avoir sauvée... Ah ! ce n'est pas que je n'aie point pensé à vous monsieur le chevalier.

— Dites-vous vrai, Violette? demanda du Terne, heureux de profiter de cette ouverture pour entrer en affaires de cœur. Eveillé possible que mon souvenir soit resté présent à votre pensée, que...

— En doutiez vous donc? demanda la jeune fille en le regardant avec ses grands yeux si bleus et si doux.

— Je n'osais pas l'espérer, Violette ; mais, puisque vous pensez à moi, c'est que vous m'aimez un peu ; et moi, aussi je puis bien vous dire que je vous aime, s'écria le chevalier, que ce début avait encouragé au point de le décider à brusquer la déclaration si longuement méditée.

Pour m'aimer ! dit Violette sans rougir à cette déclaration subite. Oh ! tant mieux, monsieur le chevalier, car moi aussi je vous aime.

Le cœur est parfois de contradiction comme l'esprit, et celui de du Terne ne fut point pleinement satisfait de cette réponse qu'un quart d'heure auparavant il eût à peine osé rêver. Pourquoi? Peut-être n'aurait-il pas su l'exprimer, mais il le sentait à merveille.

Son désappointement se lisait si bien sur sa figure, que Violette lui demanda doucement :

— Qu'avez-vous, monsieur le chevalier?

Du Terne tressaillit et dit d'une voix émue :

— Ecoutez-moi, Violette, je viens de vous avouer l'amour que j'ai pour vous et vous venez de me répondre par trois mots qui sont alles tout droit à mon cœur Vous m'avez dit : Je vous aime...

— Et je vous le dis encore, monsieur le chevalier, parce que c'est vrai, bien vrai. Je vous le jure, interrompit la jeune fille avec une vivacité d'enfant.

— Vous me le dites et je le crois, mais...

— Mais... quoi donc?

— Savez-vous ce que c'est qu'aimer ?

— Aimer ! répéta Violette en regardant du Terne avec des yeux étonnés ; n'est-ce donc pas penser sans cesse à quelqu'un, souhaiter de le voir toujours, sentir qu'on donnerait avec joie sa vie pour lui ?

— Oui, Violette, oui, c'est ainsi qu'on aime, que je vous aime, moi.

— Et vous me l'avez déjà prouvé, car avant hier, pour m'arracher à ces misérables, vous vous êtes exposé, vous avez couru le risque d'être blessé... Je blessé... être. Moi, je ne suis qu'une femme... je n'ai ni la force ni le courage..., mais je prie Dieu tous les soirs de m'accorder le bonheur de me dévouer pour vous.

— Violette, un jour, demain peut-être, je puis être forcé de quitter Paris, de sortir de France.

L'enfant pâlit, mit la main sur son cœur et murmura :

— J'en mourrais.

Cette fois, l'âmedu chevalier s'ouvrit au bonheur.

L'épreuve était décisive et, au lieu de commenter avec son esprit les aveux échappés au cœur d'une enfant, du Terne se livra tout entier. Il bénit la mère de Violette; la pressa de ses lèvres, et dit avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir :

— Vous ne mourrez pas, car nous ne nous quitterons jamais. Vous ne mourrez pas, car vous serez ma femme.

— Vous ! — Oui, Violette ! répéta la jeune fille avec une sorte de terreur ; moi, votre femme, monsieur le chevalier !

— Oui, Violette, désormais ma vie est indissolublement liée à la vôtre. Le jour où il me faudra partir, jour prochain, que je touche au dénoûment d'une périlleuse entreprise, je viendrai vous rappeler que nous nous sommes promis de ne Ce pas nous séparer et je vous dirai : venez ! Nous fuirons ensemble, et, dès que nous aurons passé la frontière, je vous le jure sur mon honneur de gentilhomme et de soldat, un prêtre nous marier.

Pendant que du Terne parlait, Violette pâlissait et ses yeux se remplissaient de larmes.

(A suivre) FORTUNÉ DU BOISGOBEY